Confidences d'un coureur des bois

Carnet d'ambiances de la forêt ardennaise

Bernard De Wetter

Sommaire

Avant-propos 6

« Ma » forêt 10

St Sylve-estre 13

Neiges 15

Castors l'hiver 20

Lunes 27

Lièvre des bois ou
lièvre des champs ? 31

Des aboiements
dans la forêt 41

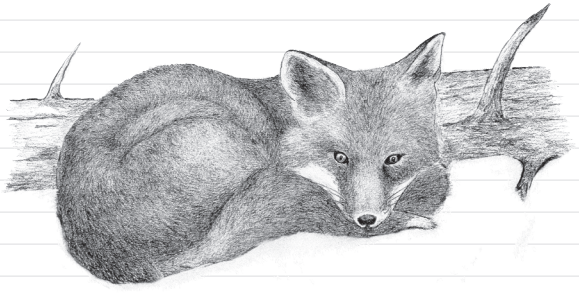
La forêt, la nuit 53

Lutin ludique
des eaux vives 59

Printemps 70

Puants & nuisibles 74

Arbres 83



Bêtes étranges venues d'ailleurs 87

Plaisirs de l'affût 100

Se faire animal 115

Tendres renardeaux..... 121

Clôtures 135

Étés 139

Castors l'été 143

Le menu peuple de l'air, de la terre et de l'eau..... 153

De becs et de plumes ... 161

Aubes..... 169

Un masque de noir et de blanc 171

Accès interdit 187

Le petit fauve de nos forêts..... 192

Automnes..... 199

Seigneur sans domaine ?..... 203

Pluies..... 213

Retour de l'oubli 216

La bête noire 232

Quand résonne le brame 248

Journée de chasse..... 259

Pourquoi la forêt ?..... 265

Annexe 271

St Sylve-estre

Quoi de plus naturel que de fêter la Saint Sylvestre dans la sylve ?[1] Dégarnie en cette saison où la nuit n'accorde que peu de place au jour, la forêt laisse pénétrer le ciel, s'ouvre au regard des étoiles qui tentent de réchauffer de leurs mille feux si lointains et dérisoires la terre prisonnière d'une froideur inconfortable. Quelques plaques de neige ancienne, durcie et granuleuse, tapissent par endroits le tapis gelé de feuilles mortes qui craque sous chacun de mes pas. Vacarme insupportable, qui me trahit à toutes ces oreilles invisibles mais pourtant bien attentives qui, je le sais, sont dressées autour de moi dans l'obscurité : je demande doucement pardon aux animaux de la forêt si, une fois l'an n'est pas coutume, je les dérange brièvement en leur volant l'intimité et le secret de la nuit.

J'ai posé mon lourd sac à dos dans un coin soigneusement repéré quelques jours plus tôt. Mes gestes machinaux et silencieux dureront tout au plus vingt minutes. Ma tente est à présent montée au plus profond d'un taillis : discrète, bien à l'écart de tout sentier, tranquille, bien à l'abri de toute effervescence. Les bruits lointains de circulation, qui me parviennent comme un écho filtré d'un monde étranger, me semblent plus intenses, plus fréquents que d'ordinaire : preuve évidente des va-et-vient auxquels se livrent les hommes en cette soirée d'exception, cette nuit de réjouissance forcée. Un rien grisé par l'air froid qui me fait picoter les narines, je savoure mon isolement. Une nuit de St Sylvestre, la sylve vous prend mieux encore, vous rend plus seul, délicieusement seul.

C'est un de ces plaisirs subtils et suprêmes que peut offrir la retraite en forêt : cette solitude librement consentie, voulue, recherchée, à laquelle on peut mettre fin dès qu'on le souhaite, puis recommencer dès que l'on en ressent à nouveau l'envie… ou le besoin. Sensation exaltante d'immensité accomplie, d'espace infini dans un pays encombré. Recréer pour soi tout seul les ambiances sauvages : être là où les autres ne sont pas, quand les autres n'y sont pas…

table travail d'ensemble destiné à comptabiliser les castors et mené dans les règles de la science et de la méthodologie entraînerait sans doute des opérations traumatisantes de captures et recaptures de castors et n'aboutirait selon toute vraisemblance qu'à confirmer des études similaires déjà menées dans d'autres régions d'Europe qui ont vécu la réintroduction de l'espèce bien avant la Wallonie. Trop de castors ont parfois été sacrifiés dans de tels exercices et je n'en vois pas vraiment l'utilité impérieuse, moins encore depuis que j'ai eu vent de quelques techniques de marquage des castors à des fins d'identification et de suivi scientifique auxquelles avaient eu recours des chercheurs dans le passé ; des castors furent ainsi marqués en Amérique du Nord en décolorant des zones de poils de leur front pour en faire des genres de *punks* involontaires, tandis qu'en Union soviétique, on préféra à une époque révolue graver au fer rouge (logique !) des numéros sur la queue des animaux !

Le suivi des sites à castors est propice aux rencontres avec d'autres animaux. Les abords des ruisseaux forestiers sont souvent de petits microcosmes tranquilles où règne un calme souverain. Alors que tant de plateaux ardennais ne sont plus qu'alignements stériles d'épicéas, de nombreuses vallées demeurent étonnamment sauvages. Adeptes convaincus des bains de boue, les sangliers y sont des rencontres régulières ; attirés je ne sais finalement trop pourquoi ni par quoi, les chevreuils n'y sont pas rares ; j'ai plusieurs fois surpris un chat sauvage en maraude le long d'un ruisseau et compte de belles observations de la timide bécasse, toujours soigneusement camouflée dans la végétation basse des coins humides.

Le recensement des sites à castors le long des cours d'eau de Wallonie est souvent l'occasion de rencontres humaines aussi… Ouvriers forestiers en général trop affairés pour vous consacrer autre chose qu'un signe de la main ou un hochement de la tête en guise de salutation,

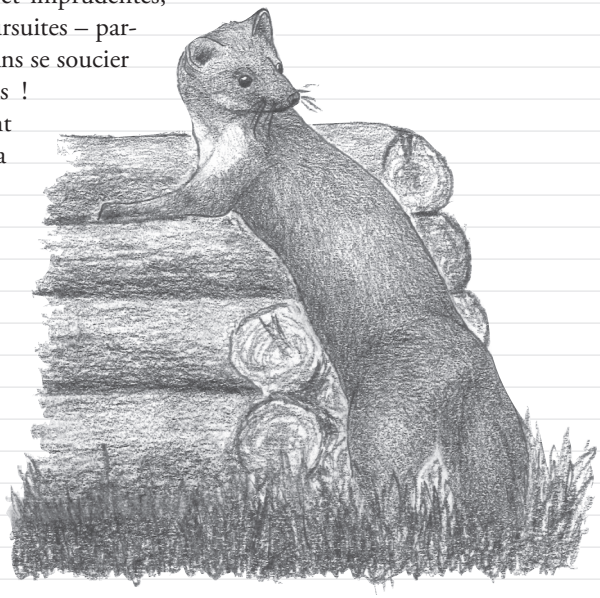
Se faire animal

Il est une technique de chasse à laquelle sont contraints de renoncer d'office tant d'adeptes réguliers de la battue, suite à leur surcharge pondérale chronique ou à leurs articulations douloureusement grippées : j'ai nommé la chasse à l'approche, une activité bien plus physique que l'attente ou l'affût. Approcher un animal sauvage sans lui porter ombrage, sans se faire remarquer, sans le déranger ou même l'effaroucher, est sans nul doute la forme de contact la plus difficile à atteindre, à parfaire. Une école de patience, de persévérance, durant laquelle les échecs seront sans doute, dans un premier temps, plus nombreux que les réussites ; une école grâce à laquelle on apprend l'humilité, mais qui apporte des satisfactions et des expériences inégalées… et ce, dans le plus profond respect de l'animal lui-même, pour autant bien entendu qu'on s'en approche simplement pour l'admirer et non dans le but douteux de lui envoyer une balle en acier dans la tête...

S'il n'est nul besoin de déployer des ruses de Sioux pour observer – entre autres – les fourmis zélées s'affairer fébrilement tout autour de leur cité impressionnante ou voir grouiller dans la mare les têtards aux allures de gros spermatozoïdes tout noirs, pénétrer dans l'intimité de créatures toujours aussi attentives que les mammifères est une autre paire de manches. Pour approcher le cerf, découvrir le chevreuil ou s'inviter dans la troupe de sangliers, pour se faire l'ami du renard ou devenir le comparse du blaireau, il faudra jouer d'astuce, faire preuve de perspicacité et de persévérance, accumuler les essais et analyser chaque échec… Il faut véritablement se mettre dans la peau de l'animal comme un acteur se glisse dans la peau de son personnage pour mieux lui ressembler, savoir et comprendre comment chaque espèce réagit à chacun de nos gestes, comment elle « réfléchit ». Même si les sens conventionnels de la bête n'ont rien détecté, c'est une sorte de sixième sens presque surnaturel qui parfois la met en alerte, de la même façon sans doute que j'ai parfois la conviction profonde d'être moi-même soudain épié par des yeux invisibles alors que je circule seul dans la forêt, sans pour autant détecter la moindre présence d'une autre créature proche.

d'affût caméra au poing en bordure d'un étang créé par des barrages de castors, est pourtant parvenu à filmer des images aussi inédites que remarquables d'un putois en pleine chasse, alors qu'il se destinait plutôt à fixer les gros rongeurs sur la pellicule ! Le putois affectionne les lieux humides où il mène notamment une chasse sans merci aux amphibiens : si je n'ai eu que très rarement la chance d'entrevoir un putois, je trouve par contre très régulièrement, dès les premiers beaux jours du printemps, les restes sans doute indigestibles de nombreux crapauds et grenouilles consommés par l'insaisissable mustélidé…

La fouine est un de ces autres mustélidés qui ne craint pas du tout le contact avec l'homme, que du contraire : c'est sans nul doute l'espèce qui a le plus appris à tirer parti du voisinage des humains, ce qui lui a permis de prospérer jusqu'aux abords des grandes villes. La fouine se montre d'ordinaire extrêmement discrète et peut partager une maison sans que ses occupants humains ne soupçonnent même sa présence. Mais chaque année, vers la fin du printemps, ont lieu les sabbats des fouines. Elles se montrent alors bruyantes, se lançant dans des sarabandes endiablées dans les greniers, sur les toits, dans les jardins. On peut les surprendre, impudentes et imprudentes, se lançant dans de folles poursuites – parfois même en plein jour – sans se soucier de la présence des hommes ! Le vacarme qu'elles peuvent produire dans les combles a déjà réveillé plus d'un propriétaire, convaincu d'abriter quelque créature féroce dans sa maison soudain hantée.



Lors d'un séjour de surveillance d'une aire de faucons pèlerins dans les Vosges, j'occupais avec quelques autres volontaires une grande ferme, inutilisée la majeure